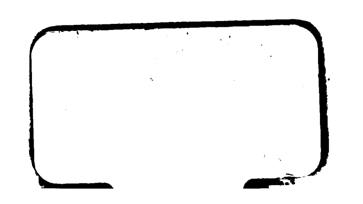
Moncoq. - Réponse au Lourdes de M. Zola. 1894





RÉPONSE
COMPLÈTE
AU LOURDES
DE
M. ZOLA

25e MILLE

De par Zola, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Par le Docteur MONCOQ (de la Faculté de Paris)
RÉCOMPENSÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
(Théorie et Opération classique de la *Transfusion du Sang*)
Membre de plusieurs Sociétés savantes
CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR

Ouvrage recommandé par NN. SS. les Evêques, les R. P. de l'Assomption et de la Grotte.

PRIX: 50 CENTIMES

2e Edition augmentée de documents nouveaux

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE
Dépôt: rue St-Jean, 16, Librairie CHÉNEL, CAEN
et chez l'Auteur, place Blot, CAEN.—Envoi par retour du courrier, même par unité, contre 60 centimes en timbres-poste.
Dépôt à LOURDES aux deux librairies ARTIGUE, place Marcadal et Avenue de la Grotte.
Librairie religieuse H. MIGNARD, 26, rue Saint-Sulpice, PARIS



CAEN
TYPOGRAPHIE-LITHOGRAPHIE A. LE BOYTEUX
RUE SAINT-PIERRE, 102 & 116

15 août 1894

PRÉFACE DE LA 2e ÉDITION

NE PROVOQUER JAMAIS, SE DÉFENDRE TOUJOURS: telle est ma devise.

M. *Zola* est le 4e champion que mon sens défensif a dû forcer dans ses retranchements.

Dès 1868, *le père de l'instruction laïque et obligatoire, le restaurateur de Voltaire, le Directeur politique du « Siècle »*, dont le chef orna longtemps le fourneau des pipes à 5 centimes ; le *lion* à la crinière puissante, à la terrible *mâchoire* ne résista pas à la piqûre d'un faible moucheron que j'étais. Et les journaux amis de l'époque purent écrire dans leurs colonnes, de noir encadrées, qu'un tout petit clérical avait fait passer de vie à trépas le député tout puissant, qui conduisait la France d'alors, le grand Eléonor Havin pour l'appeler par son nom.

L'expérience m'apprit sur ce 1er champ de bataille que le *pygmée*, qui a le droit pour lui, l'énergie pour lui, devient par le fait un puissant *Hercule*.

Plus tard, un *maire tyranneau de village*, trop connu de 1880 à 1891, dans le nord du département de la Manche, qu'il démoralisa par ses écrits périodiques ; un *fort en grec et en agronomie* fut obligé de convenir qu'un Coq, d'allure paisible ordinairement, peut au besoin trouver dans ses ergots l'arme suffisante pour *tomber* un renard plein de ruse, et le retenir prisonnier dans sa tanière. Et le tribunal de Coutances apprit à un certain M. Galuski ce qu'il en coûte d'attenter à la liberté d'un citoyen, sachant repousser l'attaque d'où qu'elle vienne.

En 1891, l'apostat Loyson, l'ex-père Hyacinthe en personne comprit, à son tour, que *l'éloquence* ne vaut qu'au service de la vérité ; que les *sots* seuls consentent à user de poudrette mal odorante, bien que puisée dans une tabatière en vermeil.

En 1892, la Providence, en me conduisant à Lourdes à l'heure précise où M. Zola s'y présentait lui-même au bureau des constatations médicales, la Providence, dis-je, semblait me désigner pour mettre à *néant* les inepties de ce romancier sans *vergogne*.

Ce ne fut qu'à la fin de juillet 1894, que parut en volume le Lourdes de Zola. La réponse de Mgr Ricard, vicaire général d'Aix m'ayant paru incomplète et par trop courtoise, je dus écrire, en quelques pages, une réponse complète, agrémentée de chiquenaudes trop méritées. C'est bien par l'ironie qu'il faut combattre ces êtres-là.

Je pensai qu'avec ce Monsieur sans pudeur, ayant indignement abusé de tout et de tous, ayant parti-

culièrement et si grossièrement insulté le *corps médical*, il fallait autre chose que de l'eau sucrée, mais bien des *arguments ad hominem*.

Le livre de M. Zola, annoncé depuis si longtemps à grand renfort de trompe, avait été livré à la publicité à l'ouverture du grand pèlerinage national qu'il avait pour but d'empêcher, en essayant de le ridiculiser.

Ma *Réponse*, faite nécessairement à la hâte, est arrivée au vrai moment psychologique. Elle suit Zola pas à pas, à grandes enjambées et sans le lâcher un instant. En 60 pages condensées, on a la *Réponse complète*, aux 600 pages *indigestes* et *fatigantes* du romancier trop connu. Notre opuscule est avant tout œuvre de propagande, de préservation hygiénique. Avec 50 centimes, on est dispensé d'acheter le roman Zola 3 fr. 50, d'éprouver des bâillements à se luxer la mâchoire la mieux articulée, et on économise deux jours de temps souvent précieux.

Après avoir soumis ma réponse aux RR. PP. de l'Assomption de Paris, et aux Pères de la Grotte, j'ai dû, suivant leur désir, aller à Lourdes avec le pèlerinage national de ces derniers jours. J'ai eu l'honneur d'être reçu tout d'abord par M. le Maire de Lourdes, homme du meilleur monde, qui a compris de suite, que je n'avais d'autre but que de défendre l'honneur de sa cité vilipendée par l'impudent romancier; — par M. le Curé Doyen de Lourdes le digne succeseur de Mgr Peyramale; par les RR. PP. de la Grotte; par mon distingué et savant

confrère le docteur Boissarie: tous m'ont fait le plus gracieux accueil.

Je puis dire en toute vérité que l'autorité civile, représentée par M. le Maire, que l'autorité ecclésiastique m'ont reçu comme le champion de la Vierge de Lourdes, frappant d'estoc et de taille l'impudent insulteur, le contempteur de toute vérité et de toute retenue.

Si bien qu'à l'heure qu'il est, je mets M. Zola au défi de passer ostensiblement par Lourdes. Les cochers et les bouquetières même, lui auraient bientôt fait la conduite trop méritée par ses blasphêmes.

Les pèlerins de toute classe et de tous pays, des prêtres en grand nombre ont voulu, dans une double conférence, entendre de ma bouche l'analyse de mon opuscule. Pendant les trois jours du grand pèlerinage national, ils ont emporté de chez mon libraire près de 10,000 exemplaires de ma réponse au roman de Zola.

Et c'est là la semence des demandes incessantes qui aujourd'hui m'arrivent à Caen par chaque courrier, et le plus souvent sous forme de timbres-poste confiés à une simple lettre. C'est le mode de correspondance absolument à la portée de tous.

La maison Hachette de Paris a mis en vente mon opuscule dans les bibliothèques des chemins de fer. Le voyageur pourra en le lisant, oublier, je l'espère, la longueur du voyage. Ce matin même, je reçois la seconde commande de cette Maison bien connue, et qui s'en fait livrer des mille à la fois.

Il n'y a pas quinze jours que le premier exemplaire a paru, et déjà la première édition est épuisée.

Je profite du tirage de la seconde, pour mentionner quelques-uns, au moins, des encouragements les plus flatteurs qui m'arrivent à chaque instant, soit de NN. SS. les Evêques, soit d'ecclésiastiques de la France entière, aussi bien que de laïques de tout rang.

Voici, par exemple, ce que veut bien m'écrire Sa Grandeur Mgr Germain, le savant, l'éloquent, le sympathique Evêque de Coutances et d'Avranches. Je tiens à reproduire sa lettre en entier

EVÊCHÉ
de
COUTANCES
et
Avranches

Lettre de Mgr l'Evêque de Coutances

Au Dr Moncoq, auteur de

LA RÉPONSE A ZOLA

Coutances, le 17 Août 1894

Cher Monsieur le Docteur,

C'est de tout cœur que je vous félicite de cette réponse vive, alerte, pleine de raison et de verve, si bien faite pour porter la lumière dans tous les esprits qui en ont tant besoin.

Votre succès, si je ne me trompe, sera grand. Pour ma part, je veux y concourir dans la mesure de mes forces en recommandant votre réponse autour de moi d'abord, et ensuite partout ou je trouverai l'occasion de le faire.

Vous venez, une fois de plus, de manifester votre foi

et votre talent. C'est un vrai service rendu à la vérité et à la morale, dans les circonstances si tristes que nous traversons.

Encore une fois, merci !

Croyez, je vous en prie, cher Monsieur le Docteur, à ma vive gratitude et à mon bien affectueux devouement.

† ABEL,

Evêque de Coutances et d'Avranches.

Merci, Monseigneur. Ces lignes seront pour moi le plus précieux encouragement. Le soldat court sus à l'ennemi, quand le général daigne lui parler en termes si flatteurs.

Voici maintenant quelques lignes prises dans une lettre adressée à moi par le Colonel Prévot, colonel en retraite à Bordeaux, officier supérieur aussi brave que judicieux :

Zola a commis une mauvaise action, avec son triste produit de littérature de notre époque décadente ! Il a voulu se faire un bénéfice, aux dépens des malheureux et des affligés que la croyance en Dieu fortifie, encourage et console... La littérature de Zola nous attire le mépris de l'étranger, avec son imagination hantée des vices orduriers, dont il aime à se repaître avec délices, — et dans lesquels il se vautre.

L'espace me manque pour citer cette lettre en son entier. Merci à mon distingué correspondant.

Combien je regrette de ne pas reproduire 50 lettres dignes de figurer à la suite de celles-ci.

En voici une pourtant que mes lecteurs voudront

lire. Merci à cet ami qui m'honore grandement et dont je regrette de n'avoir pas le nom.

Elle respire le feu sacré du Missionnaire, désireux avant tout de voir luire le soleil de la vérité.

Paris, rue de Vanves, ce 27 août 1894.

Monsieur le Docteur,

Je viens de dévorer votre Réponse au Lourdes de Zola. Je ne puis résister au plaisir de vous féliciter et vous remercier. Ils sont si rares les catholiques de valeur qui consentent à sortir de leur coquille pour défendre leur religion attaquée ! C'est clair, logique et, ce qui ne gâte rien, bien lancé. Vous avez bien mérité de la Sainte Vierge.

Mais permettez-moi une prière : votre brochure nous a montré que vous aviez la vigueur et l'entrain d'un journaliste, l'à-propos d'un conférencier populaire. Pourquoi ne consacreriez-vous pas quelques-uns des loisirs que vous laissent vos « quartiers d'hiver » à envoyer à nos journaux populaires le *Peuple français* ou la *Croix* quelques solides articles d'apologie ? Pourquoi, si vos forces le permettent, ne feriez-vous pas quelques conférences populaires ? Vous avez consacré jusqu'ici votre vie et vos forces au soulagement des corps, ne vous serait-il pas bien doux, en terminant votre carrière, de faire du bien aux âmes ? Ah ! si les catholiques français voulaient se secouer, le triomphe de la religion en France ne se ferait pas longtemps attendre !

Je ne suis qu'un obscur missionnaire de faubourg, mon nom vous intéresserait fort peu. Permettez-moi donc de signer

Un Ami inconnu.

Pour me conformer à votre désir, Monsieur le

Missionnaire, je me mets à la disposition de quiconque voudra réunir 4 ou 5 cents auditeurs, pour une conférence sur une question catholique à l'ordre du jour. Qu'on veuille bien me prévenir une semaine à l'avance.

Si le lieu de la réunion est sur une ligne de chemin de fer, à une distance maximum de 100 à 150 kilomètres, je m'y rendrai volontiers à titre purement gracieux, désirant être utile dans la mesure de mes forces. Je comprends comme vous que la mauvaise presse doit être combattue par la parole comme par la plume.

Je comprends comme vous que le péril est de plus en plus menaçant, et qu'à l'heure actuelle tout catholique doit se faire apôtre.

Voici une carte, annotée par un spirituel curé de la Manche :

Vous aviez rossé Loyson avec un bâton de paysan, sous la signature Jean Lebonsens. Cette fois, vous avez pourfendu Zola avec votre bonne épée... Seulement il faudra l'essuyer : car, le coup a bien porté, et le blessé n'est pas propre ! !

Presque tous les journaux de Paris et des départements ont dit un mot de mon opuscule. Je dois à l'intérêt de la cause que je défends, de transcrire ici l'opinion du journal l'*Univers*, numéro de jeudi dernier, 23 août 1894, sous la signature de son correspondant de Lourdes. Il faut vraiment que je me sente en face d'un pareil adversaire pour que je ne recule pas devant un article si flatteur à mon

endroit, article dont j'affirme ne pas connaître le correspondant. Je l'en remercie d'autant mieux. Voici textuellement ce que je lis dans le journal l'*Univers*, parlant de l'apparition de ma brochure :

« Le docteur, Moncoq est loin d'être le premier venu. Il a attaché son nom à une merveilleuse opération qu'il a rendue pratique et qui sauve dans des cas désespérés — celle de la *transfusion* du sang, ni plus ni moins, — et ses travaux ont reçu les récompenses et les félicitations de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences.

« Il était au bureau des constatations quand le feuilletoniste du *Gil-Blas* y a été admis. Seulement, comme il est catholique, il ne peut être pour le *Docteur Zola* qu'un médecin sans génie.

« M. Moncoq ne l'entend pas ainsi : avec ou sans génie et quoique catholique, il ne se résigne pas à être borné sur son terrain par un *ignorant*.

« Acceptant le cas de *Marie de Guersaint* tel que Zola le présente, il lui prouve, par A+B, que son docteur *Beauclair* est un parfait aveugle ; que grâce à un détail médical auquel le romancier n'a pas pris garde, la guérison de *Marie*, même ainsi présentée, est un miracle. Et ce miracle, conclut-il avec une inexorable cruauté, *c'est vous qui nous le montrez*.

« L'implacable et spirituel savant passe ensuite en revue, dans 48 pages pleines de verve ironique, de mordant et d'entrain, le reste de l'ouvrage. Et quand on a lu ces 48 pages, il ne reste pas grand chose du *pauvre Zola*.

« Il ne badine pas le docteur Moncoq et, si pour discuter il met des gants, *c'est avant de tourner la feuille* du livre qu'il examine.

« Cette brochure que j'ai lue d'un trait, m'a fait passer un agréable quart d'heure. J'en recommande *hardiment*

la lecture à tous ceux qui aiment les choses *nettes* et *précises*, *envoyées carrément*, *sans ambages ni circonlocutions*, comme dit Molière. »

Mais finissons-en avec ces citations qui avaient leur raison d'être, et disons que je n'ai rien changé à la partie principale de ma 1re édition.

Je terminerai cette seconde édition par des documents nouveaux pris sur place ces jours-ci, dont le lecteur appréciera l'importance. Ils montreront que, pour le romancier Zola, la vérité est le moindre des soucis. Salir tout, dénaturer tous les faits : voilà le double but qu'il semble avoir pris à tâche et qu'il n'a que trop atteint.

Aussi le lecteur trouvera que la leçon, si elle est rude, n'a pourtant en rien dépassé la mesure, tant elle était méritée au dire de tous.

En 1892, les habitants de Lourdes, croyant à la bonne foi de M. Zola, se réjouirent de le compter au nombre des pèlerins. Ils vont, en me lisant, voir combien il a été ingrat, lui qui volontiers réduirait en cendres cette cité si pittoresque pour tous, si intéressante pour 200 millions de catholiques, s'il était tout autre chose qu'un pauvre faiseur de livres.

Après ce préambule nécessaire, voici ma réponse à M. Zola :

REPONSE
COMPLÈTE
AU LOURDES
DE
M. Zola

M

En parcourant la ville, ces jours-ci, mes yeux ont été frappés par un superbe placard, annonçant la venue en ce monde de votre dernier né. Cette heureuse nouvelle a été pour moi un vrai soulagement. Car, il faut en convenir, vous y avez mis le temps, depuis tantôt deux ans que ce nouveau fruit de votre fertile cerveau, nous était annoncé par tous les échos de votre spéciale renommée.

Je savais vaguement que vous aviez brouillé pas mal de papier avec votre *Assommoir*, votre *Nana,* votre *Pot-Bouille*, votre *Bête humaine* et une foule d'autres rejetons de même acabit : car vous avez une nombreuse famille. Mais tout cela m'importe peu : j'ai autre chose à faire que de lire ces écrits nauséabonds, je me contente d'en rougir, me demandant, à part moi, comment *un homme de quelque talent*, bien que tout de surface, peut écrire ces choses dont on dit des horreurs. Il faut être singulièrement doué, pour passer sa vie dans un milieu où l'on ne respire que méphitisme.

Le père de Mlle Nana me semblait assez mal pré-

paré, pour écrire quelque chose de tant soit peu véridique sur Lourdes.

Lourdes et M. Zola, c'est bien le jour et la nuit. Lourdes appartient à l'Histoire et à la Science. M. Zola, c'est le roman, c'est l'imagination avec ses conceptions délirantes, par delà les ténèbres nuageuses de toutes les folies possibles et impossibles.

Lourdes et M. Zola: ce rapprochement de mots me paraissait absolument monstrueux.

M. Zola était-il capable d'écrire rien de sérieux sur Lourdes ? Voilà donc ce que, par exception, j'ai voulu savoir. Cette constatation avait d'autant plus d'intérêt pour moi, que j'avais eu l'occasion de rencontrer ce romancier au pèlerinage national de 1892.

Vous suiviez, Monsieur, la procession le chapeau à la main, tout confit en dévotion. Sur vos instances réitérées, les Religieux de la grotte avaient même eu la naïveté de vous prendre pour un personnage. Vous deviez écrire l'histoire de Lourdes, et vous aviez demandé que toutes les portes vous fussent grandes ouvertes.

Il n'est pas jusqu'au bureau des constatations médicales qui, par une exception nullement justifiée, ne vous ait admis à deux de ses séances. Plus heureux qu'à l'Académie française, vous eûtes l'honneur d'être reçu au second tour. Le président de notre assemblée eut même pour M. Zola des attentions particulières, oubliant qu'il avait affaire, non à un Historien, mais à un vulgaire romancier, en mal d'un ouvrage à sensation.

Il m'avait semblé que le gracieux accueil de ce cher Président, homme aussi savant que distingué, méritait mieux que le dédain superbe avec lequel vous le traitez.

Lors de votre visite à notre bureau de Lourdes, il me fut donné de répondre à deux de vos objections verbales. Aujourd'hui que nous possédons vos impressions écrites, je ne suis pas fâché de vous dire toute ma pensée sur ce fameux livre, qui devait révolutionner notre planète ! ! Si bien que, dans votre enthousiasme, vous ne craignez pas de vous écrier à votre dernière page : *Le vieux catholicisme a vécu ! A notre monde nouveau, il faut une Religion nouvelle ! !*

Eh bien ! à cet outrecuidant blasphème, je n'hésite pas à répondre : Monsieur, votre délirante imagination n'a pu en deux ans mener à bien qu'un produit absolument informe. La montagne n'a même pas enfanté une souris : elle n'a mis au jour qu'un être monstrueux. Mais, à vrai dire, la tête, le tronc, les membres, en font un même tout. Si vous le permettez, et si nos lecteurs veulent bien mettre des gants, nous allons le juger, en feuilletant rapidement votre roman.

Je veux être bref. Médecin catholique, je n'ai ni le vouloir, ni la compétence pour traiter la question des miracles au point de vue théologique. A chacun son rôle, et je n'aurai garde d'oublier que j'ai à répondre à un romancier incrédule.

Depuis quarante ans, depuis vingt ans surtout, le monde catholique a les yeux sur Lourdes. C'est

que des faits extraordinaires se sont passés là, faits sans nombre, que la science humaine s'est trouvée incapable d'expliquer. Le monde entier s'y est donné rendez-vous : le riche y trouve le pauvre, l'ignorant y coudoie le savant, l'homme sain y rencontre le malade. Des voies nouvelles ont dû permettre à la vapeur d'y amener les foules sans cesse renaissantes. Une ville y a surgi comme par enchantement, avec ses monuments merveilleux.

Je dis que, pour tout homme sérieux, ces faits valent mieux qu'un roman. L'écrivain intelligent, qui va sur place les étudier, doit en écrire l'histoire véridique. Car ce sont des faits parfaitement contrôlés qu'exigera le lecteur, et non un conte de fées, où l'auteur ne rêvera qu'aventures de la Courtille ou du café Bullier.

Mais que pouvait-on attendre d'un Monsieur qui ne croit ni à Dieu ni au diable, et qui s'en vante. Car le résumé de votre livre est que *la morale n'est qu'un mot ; que tout finit avec la vie, dont il faut jouir le mieux possible, et dont il faut se débarrasser dès qu'elle vous est à charge.*

Eh bien, Monsieur, si l'homme ne vaut que par son corps et par son poids, ne trouvez pas mauvais que je vous traite de mon haut. Car moi, qui ne suis pas un géant pourtant, je porte la tête plus haute que vous. Rendez-moi compte de vos six cents contre-vérités nauséabondes.

Le livre étant l'aliment de l'âme, le consommateur a le droit de se plaindre quand il trouve la marchandise frelatée, empoisonnée, vendue sous

une fausse marque. Or, vous me livrez un roman indigeste, quand vous deviez me donner une histoire.

Je dis que votre roman est nauséabond. — C'est que comme les harpies des poètes antiques, vous savez salir tout ce à quoi vous touchez, et vous touchez à tout. Vous ne croyez ni à la vertu, ni au dévouement sous aucune forme. Aussi, il n'y aura rien de sacré pour vous.

A ceux de nos lecteurs qui désireraient, tout d'abord, le portrait de M. Zola, le voici peint par lui-même, page 186 de son livre. M. Zola *est un petit Monsieur blond, un écrivain de quelque talent, rédacteur influent d'un des journaux les plus lus de Paris, et qu'un hasard a fait tomber, un beau matin, sur Lourdes.*

Qu'est-ce que je trouve, en résumé, dans votre roman sur Lourdes? Trois ou quatre intrigues d'amourettes absolument immondes. Car vos personnages, vous savez les choisir, les habiller à votre façon, les faire agir au gré de vos rêveries.

Des six cents pages de votre livre, vous en consacrez la moitié à nous dire qu'un jeune prêtre de trente ans, Pierre Froment, s'est épris d'une jeune fille de vingt-trois ans, Marie de Guersaint. Vous les placez dans un wagon de malades et de moribonds partant pour Lourdes. Et c'est ce milieu que vous choisissez pour nous raconter votre immorale et misérable intrigue.

Marie de Guersaint était atteinte d'une maladie incurable de la moelle épinière, maladie qui la retenait paralysée depuis quinze ans. Pendant ce temps,

Elle a essayé tous les moyens de guérir. Elle quitte Paris, couchée sur son lit de douleurs. Vous installez dans le même compartiment le jeune abbé qui, tout le temps, va devenir son infirmier et son confident.

Marie de Guersaint va chercher, à Lourdes, la cure que ses deux médecins de Paris lui ont déclarée impossible par les ressources de l'art. Elle a, d'ailleurs, leurs certificats en forme.

Chemin faisant, vous faites de l'abbé un parfait incrédule. Vous trouvez moyen de nous dire que le Prêtre n'est prêtre, qu'en foulant aux pieds la raison, comme si le catholicisme n'était pas l'alliance la plus pure de la raison et de la foi. Pour vous, le prêtre n'exerce qu'un métier de mercenaire et croit tout sans examen. Voilà un de vos rêves, sans doute, tant il est absurde. Nous dirons ailleurs ce qu'est le Prêtre.

Votre héroïne, Marie de Guersaint, est instantanément guérie à Lourdes. C'est vous qui l'affirmez. Mais vous trouvez moyen d'expliquer cette cure, qui avait été prévue, dites vous, par un jeune savant, le docteur Beauclair. Les vieux praticiens n'y avaient vu que du brouillard, tandis que le jeune docteur avait bien prédit, qu'une forte secousse morale produirait à coup sûr, une guérison subite et radicale.

Et moi je vous dis : Votre docteur Beauclair est un parfait aveugle.

Vous pensez, et il pense avec vous, qu'après quinze années d'immobilité complète, des jambes

atrophiées peuvent retrouver instantanément, par une secousse morale, le mouvement et la force de porter le corps, absolument comme si ces jambes n'avaient jamais cessé de fonctionner. Car vous faites marcher votre personnage, comme si de rien n'avait été. Si bien que Marie de Guersaint suit la procession, en traînant elle-même le chariot de douleurs, qu'elle n'avait pas quitté depuis quinze ans.

Vous convenez que Marie de Guersaint est une catholique convaincue, et vous nous la montrez priant avec ardeur la Vierge de la Grotte.

C'est au moment de ses plus ardentes prières, au passage de la procession, qu'elle s'élance de son lit et qu'elle marche, toute trace de maladie ayant subitement disparu. Secousse morale ! dites-vous, avec M. Beauclair ! Et moi je vous dis : Dérogation subite à toutes les lois ordinaires. Je vous dis, avec tout médecin sérieux, voilà le miracle ! ! Et c'est vous qui nous le montrez, malgré vous. Votre coup de foudre, votre commotion morale ne reproduiront jamais, et subitement, les muscles nécessaires pour la marche.

Maintenant, Marie de Guersaint n'a plus besoin d'infirmier ; et, c'est parce qu'elle veut consacrer à la Vierge de la Grotte sa vertu reconnaissante, que l'abbé Pierre Froment ne jette pas le froc aux orties, suivant le conseil que vous ne cessez de lui en donner, en le poussant à l'apostasie.

Comme cela est naturel, bien conduit et surtout moral ! Mais c'est bien du Zola.

C'est aux prêtres catholiques surtout que vous en voulez. Pour tous, vous avez des mots charmants : ce sont des *ignorants vulgaires*, des *naïfs*, des *viveurs*, des *mercenaires* qui, à Lourdes, se sentent en *rupture de ban*, et agissent en conséquence.

A Lourdes, prier est le moindre de leurs soucis.

Un de vos héros, l'abbé des Hermoises, est tout simplement un abbé musqué, en quête d'aventures galantes. Ce rôle n'a pas dû mettre par trop votre imagination à la torture : il a suffi de lui prêter quelques-unes de vos farces de gamin de seize ans.

Le clergé tout entier passe sous la férule de M. Zola, et quelle férule, grand Dieu ! Comme tout cela sent bien la passion du sectaire !

Ma plume se refuse à le suivre dans ses injures. Mais il a du courage, ce vaillant ferrailleur, en frappant largement sur des hommes, qui ne peuvent répondre à ses provocations que par le mépris !

Il n'a garde d'oublier les Pères de l'Assomption, ces Religieux si parfaitement dévoués à la plus sainte des causes. Il a pour eux des gracieusetés tout à fait charmantes.

Pour le digne supérieur de la Grotte et pour ses saints collaborateurs, il ira chercher ses adjectifs dans le sous-sol des halles.

Il daignera sourire en passant à Monseigneur l'Evêque de Tarbes, en lui décochant quelques-uns de ses traits, mais qui passeront trop au-dessous de lui pour lui faire aucun mal.

Nous ne prétendons pas qu'il n'y a que des saints dans le clergé catholique. Il y a eu des prêtres qui

ont foulé aux pieds le caractère sacré dont ils avaient été revêtus. Il y a eu, et il y aura toujours des Loyson, comme il y a trop de malheureux écrivains, qui ne se servent de leur talent que pour démoraliser et corrompre.

Il y avait un Judas parmi les apôtres. Il y aura toujours des Judas dans toutes les classes sociales, et chez tous les peuples. C'est le Christ-Dieu lui-même qui a dit dans son Evangile : « Il y aura toujours des scandales parmi les hommes. Mais malheur à ceux par qui le scandale arrive. »

Mais nous soutenons que c'est dans le clergé, et dans le clergé catholique français, que l'on trouve le plus d'hommes approchant de la perfection, sous la forme de dévouement, de charité et de talent. C'est dans ses rangs que je trouve saint Vincent de Paul, Bossuet, Lacordaire, le saint curé d'Ars et une foule sans nombre d'hommes de génie, avec ses manifestations diverses.

M. Zola semble ignorer que dans les rangs du clergé se recrute l'armée des braves entre les braves. N'est-ce pas de leurs rangs que partent ces hardis pionniers qui, sous les glaces du pôle comme à travers les sables brûlants de l'équateur, vont arracher les sauvages à la barbarie, et y écrire avec leur sueur et avec leur sang le nom de la France.

Je doute que jamais germe dans le cerveau du *petit* romancier *blond* l'idée sublime d'aller, à la suite du père Damien, s'emprisonner et mourir avec les lépreux de l'île Molokaï.

Si vous êtes quelque peu philanthrope, Monsieur,

voilà vraiment le héros des héros. Avec moi, saluez bas ! !

Nous venons de voir comment M. Zola sait salir un jeune prêtre, le premier qui lui tombe sous la main, et plus tard tous ceux qu'il rencontrera dans sa longue excursion, décrite par lui en 600 longues pages, qu'il nous a fallu subir, hélas !

Un peu maintenant de votre boue sur la religieuse garde-malade : car vous allez être logique, Monsieur, et toujours dans votre rôle.

La religieuse de charité ! C'est bien, pour tout le monde, l'ange incarné dans la femme. Elle ne devait pas trouver grâce devant vous, car vous êtes bien vous, comme romancier, la harpie dont j'ai parlé.

Votre nouvelle héroïne, sœur Hyacinthe, est une jeune religieuse de l'ordre de l'Assomption.

Vous avez soin d'en faire une créature adorable avec sa *taille fine et élancée*, son visage de *lis*, ses *yeux bleus*, et tout ce qu'il faut pour séduire un jeune étudiant, qu'elle a précédemment soigné à Paris, et qui a guéri, grâce à la maternelle sollicitude de sa *gentille gouvernante*. Ils étaient si bien ensemble que, pendant la convalescence du jeune Ferrand, ils *mangeaient les cerises dans la même assiette, et buvaient ensemble le sirop de groseille*.

Une heureuse inspiration du romancier lui fait embarquer sœur Hyacinthe et Ferrand, *une tête d'empereur romain*, dans le même train de malades. Le voyage en sera moins pénible pour tous deux. D'autant mieux qu'ils ne vont plus se quitter. A Lourdes, où Ferrand passera toutes ses heures dans

le même hôpital, il aura pour sœur Hyacinthe les mots dictés par la plus tendre sollicitude. Sœur Hyacinthe de son côté, lui *sourira toujours si gentiment* que les soins rendus aux moribonds deviendront une corvée tout à fait agréable.

Et sans cesse M. Zola revient à sœur Hyacinthe et à Ferrand, qui le préoccupent beaucoup plus que les cris de douleurs des pauvres patients. Et pourtant, vous êtes bien forcé d'en convenir : sœur Hyacinthe n'oublie pas complètement son rôle de charité. L'interne même prend quelquefois ses fonctions au sérieux avec ses pilules d'opium, dont vous faites le meilleur de son arsenal pharmaceutique. Mais, trop souvent aussi, *les tendres déclarations* de Ferrand empêchent sœur Hyacinthe, *au sourire si ingénu*, d'entendre les cris des moribonds, et lui font oublier de réparer les désordres de son ambulance.

Reste-t-il encore dans votre vase de cette encre à odeur d'œufs pourris ? Qui pourrait en douter, puisque ce long voyage est loin d'être achevé.

Et les personnes non malades, que vont-elles faire à Lourdes ? Peut-être vont-elles à ce Sanctuaire béni, prier pour elles et pour leurs familles !

Allons donc ! Puisqu'il n'y a, dites-vous, ni ciel ni enfer, à quoi bon aller prier si loin, au prix de tant de temps et de fatigues !!

Avant de tourner la feuille, permettez que je remette bien mes gants, dont l'emploi m'est de plus en plus nécessaire.

Tenez, lecteurs, voilà dans le train une dame

Volmar, que M. Zola connaît bien, puisqu'il prend soin de nous en donner le nom. C'est une honnête commerçante de Paris, bijoutière et mère de famille. Elle est tout entière à son négoce et, chaque année, elle n'a que cinq jours de liberté. Au moins, elle saura les mettre à profit, et voici l'usage tout moral que M. Zola lui en fait faire.

Quand a sonné l'heure impatiemment attendue du pèlerinage national, elle va religieusement à Lourdes, sous prétexte d'y jouer le rôle de dame hospitalière, mais bien en réalité pour y cacher ses honteuses et adultères intrigues.

Voilà ce dont on ne se serait guère douté. Mme Volmar, si respectée dans tout son quartier ! ! Si M. Zola ne me l'affirmait, j'aurais peine à croire cette énormité. Mais comment cela ne serait-il pas vrai, puisque M. Zola l'écrit dans son livre ?

A peine débarquée à Lourdes, elle court à un hôtel qu'elle connaît bien, rejoindre un Monsieur qui l'y a devancée. Vite, elle s'enferme mystérieusement dans sa chambre, qu'elle ne quittera pas d'une seconde trois jours durant. Elle y prendra même ses repas avec son conchambriste, qui passe à l'hôtel pour un Monsieur seul, mais mangeur féroce, car on n'a toujours monté qu'un seul couvert. Une garde-robe providentielle a toujours caché le mystère aux gens de service. Et c'est par le plus fortuit des hasards que son voisin d'hôtel, M. l'abbé Pierre Froment découvre l'intrigue.

Séance tenante, elle entre chez M. l'abbé, pour lui narrer au long tous ses tourments de cœur : et

il y en a long à dire !! Elle est si malheureuse en ménage !! Aussi M. l'abbé n'a pour elle que des paroles réconfortantes pour tous ses malheurs, et il n'a garde de la blâmer. Elle est si à plaindre, cette pauvre dame Volmar !!

Après cela, lecteurs, ne vous semble-t-il pas qu'on pourrait tirer l'échelle. Et comme ces dames hospitalières seront agréablement surprises si, par hasard, cette page du roman leur tombe sous la main !!

Mais, patience quelques minutes encore, puisque M. Zola veut continuer à nous conter ses blagues méphitiques !!

Nos voyageurs sont à Lourdes : les sains sont dans les hôtels, dans les maisons particulières et un peu partout, car il y a encombrement. Les malades sont à l'hôpital et dans les ambulances improvisées sommairement et à la hâte.

Pour nous, hâtons-nous aussi d'aller du côté de la Grotte et voyons ce qui s'y passe. Comment les faits sont contrôlés par les médecins qui s'y donnent rendez-vous ? Voyons surtout comment ils seront interprétés par notre romancier.

Il va, par un coup de maître, essayer de ridiculiser tout d'abord Lourdes et la Grotte.

M. Zola a lu quelque part que les catholiques admettent, avec l'Evangile, que leur Christ-Dieu, parcourant la Judée, ressuscita un mort.

En attendant que les Religieux de la Grotte le ressuscitent dans leur eau merveilleuse, lui, Zola, fait mourir un nouveau Lazare, quelques heures

avant l'arrivée à Lourdes du train portant les malades. Puis il fait porter mystérieusement à la piscine ce cadavre, qui tiendra à rester cadavre, après son immersion dans l'eau impuissante de la Grotte.

Et M. Zola de triompher de l'entêtement de ce cadavre mécréant, qui a pensé, comme lui, que le néant vaut mieux que la vie. Ensuite, mystérieusement toujours, il fait disparaître par les Religieux son Lazare en putréfaction, pour que la foule des croyants ne sache rien de la pitoyable tentative.

Et M. Zola de conclure : Si à Lourdes on ne sait pas même ressusciter les morts, pourquoi les vivants y trouveraient-ils le moindre adoucissement à leurs maux ?

Il va joliment faire voir à tous ces gens-là qu'ils ont la berlue, tout simplement.

Il y a à Lourdes un vieux savant, le docteur Chassaigne, que M. Zola fait rencontrer à l'arrivée par l'abbé Froment. Longtemps, le docteur Chassaigne a habité Paris, où il s'était fait un nom. Incrédule jusque-là, il est venu à Lourdes étudier ce qui s'y passe. Il a vu de ses yeux, et il a cru.

Dès lors, pour M. Zola, le docteur Chassaigne n'est plus qu'un *ramolli*, qu'un *illuminé. C'est un effet d'atavisme, car les ancêtres du docteur Chassaigne étaient catholiques.*

D'ailleurs, tout ce service médical des constatations est si pitoyablement fait. Voyez donc, dit M. Zola, cette mauvaise baraque en planches qui sert à loger le corps médical. C'est vraiment pitié

de voir ce pauvre réduit en si mauvais état ! ! Est-ce qu'il peut s'y constater rien de bon ?

Voyez plutôt ! Dans l'antichambre, il n'y a qu'un banc de bois, où s'entassent les malades guéris, avec les personnes qui les accompagnent. Dans la seconde salle, le nombre des personnes entassées produit une chaleur suffocante. Le mobilier est par trop rudimentaire : deux tables de sapin d'inégale hauteur, qu'on n'a pas même pris soin de recouvrir d'un tapis ; — une trentaine de chaises de paille ; — deux vieux fauteuils *déloquetés*, dont un est *gracieusement* offert à M. Zola par le Président du bureau ; Président qui n'a, d'ailleurs, d'attentions que pour lui.

Sur les tables, des paperasses sans fin, des registres, des dossiers. Autour des tables, un Père de la Grotte, entouré de trois secrétaires.

Comme spectateurs, une vingtaine de médecins qui, dit M. Zola, ne se donnent même pas la peine de constater les faits soumis à leur examen. Lui seul, M. Zola, joue le grand rôle avec ses objections subtiles, embarrassantes pour ceux qui l'écoutent.

Successivement, on fait passer sous ses yeux ce qu'il appelle le *dessus du panier des guéris de la journée et de la veille.* Une sourde qui a recouvré l'ouïe ; — une aveugle de longue date, qui a subitement recouvré la vision ; — une paralytique guérie ; — une phtisique guérie il y a cinq ans, et si bien guérie que, depuis ce temps, elle a eu plusieurs enfants ; — des plaies cicatrisées subitement.

D'autres lui montrent la trace, visible encore,

d'ulcères de la face et des jambes, ulcères si horriblement suppurants, qu'ils empestaient les wagons hier. Des témoins les accompagnent et l'affirment.

Pour M. Zola, tout cela est surtout imaginaire; et c'est d'ailleurs la suggestion, l'influence nerveuse, l'exaltation qui a guéri ces malades.

L'aveugle qui, subitement, a recouvré la vue au contact de l'eau de la Grotte : c'est qu'il voyait encore quand lui, aveugle, croyait ne pas voir. Car M. Zola veut bien admettre que les malades sont de bonne foi dans leurs affirmations.

Le paralytique qui, comme Marie de Guersaint, ne marchait pas depuis quinze ans, se met subitement à courir, et même à traîner son lit de douleur: c'est une grande commotion toute naturelle qui a produit ce résultat merveilleux. M. Zola affirme que son jeune docteur de Paris, Beauclair, avait prédit le fait.

Tous les malades guéris apportent un ou plusieurs certificats des Docteurs qui les ont soignés. Quelques-uns sont mêmes légalisés par les maires de leur commune. On lui montre ces pièces.

Mais, observe M. Zola, qui dit que ces médecins avaient la science voulue? Qui nous assure qu'ils n'ont pas cédé à des intérêts personnels ? Ce qu'il me faut, à moi Zola, c'est maintenant une enquête sérieuse sur la science et la moralité de ces médecins.

Et, continue M. Zola, le Président, tout en sueur, avait toutes les peines du monde à répondre à mes observations si judicieuses. Et M. Zola, qui sait tant

de choses, sans avoir rien appris, veut qu'on fasse tout autrement le contrôle des guérisons.

Pourquoi, à leur arrivée à Lourdes, les 800 à 1,000 malades ne sont-ils pas installés par ordre, divisés par catégories? Ici les maladies nerveuses; là les fractures; ailleurs les plaies; plus loin, les maladies de la peau, etc., etc.

Les malades étant ainsi placés par ordre, pourquoi les médecins ne vont-ils pas prendre leurs notes, absolument précises dans ces conditions et avant toute prière?

M. Zola n'oublie qu'une petite chose.— C'est qu'à Lourdes, il n'y a que des installations sommaires pour recevoir les foules saines et malades qui y affluent, surtout à l'époque du pèlerinage national. Il oublie qu'il ne s'y trouve généralement que dix à douze docteurs en médecine, et de passage encore, venus de tous les points, sans s'être entendus. — M. Zola oublie que, sauf le Président du bureau, aucun n'a de service déterminé à l'avance.

M. Zola oublie surtout que cette constatation, qu'il réclame avec raison, et que nous exigeons avec lui, a été beaucoup mieux faite qu'il ne le demande lui-même. Chaque malade sérieux, et déclaré incurable, apporte toujours, nous l'avons dit, les certificats des médecins qui l'ont inutilement soigné. Pour tout homme de bonne foi, ces pièces sont parfaitement probantes.

De cette manière, l'état antérieur des malades est scrupuleusement constaté, de même que l'état actuel est constatable pour tous. Et c'est de cette double

constatation que, pour tout homme qui veut voir, jaillit la lumière complète.

Mais, observe M. Zola, qui me dit que cette cure persistera ? Cette observation de M. Zola n'a pas plus de valeur que toutes les autres objections que, d'ailleurs, il n'a pas inventées ; car toutes ont été faites avant lui. M. Zola n'est qu'un copiste.

La guérison persistera ou ne persistera pas. La question n'est pas là. Oui ou non, Monsieur, le paralytique qui ce matin ne marchait pas, marche-t-il maintenant ? A-t-il subitement recouvré le mouvement et l'usage complet de ses jambes ? Vous en convenez pour votre demoiselle de Guersaint.

L'aveugle qui ne voyait pas ce matin, voit-il ce soir ? — La plaie constatée hier et même ce matin, a-t-elle disparu subitement dans le bain ? Vous ne le niez pas et vous ne pouvez le nier, puisque vous en avez la preuve sous les yeux. Que vous faut-il de plus ?

Quant aux maladies purement nerveuses, guéries subitement à Lourdes ; de celles-là, qui sont si nombreuses, je ne m'occupe pas ici. Je ne veux pas insister davantage sur les maladies internes parfaitement constatables et absolument certaines pour le médecin. Je parle à M. Zola, et je ne veux que des faits qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir.

Et d'ailleurs, que m'importe le nombre des soulagés et des guéris ? Il me suffit d'un tout petit nombre de cures bien constatées, qu'elles soient 10, qu'elles soient 100, qu'elles soient 1,000, que m'importe ? Le fait est là, il est indéniable pour

tout homme de bonne foi. Oui, à Lourdes, le merveilleux se renouvelle chaque jour.

L'Eglise d'ailleurs, n'en impose la croyance à personne. Mais nous ne voulons pas qu'on vienne, impudemment, substituer le roman blasphémateur et obscène à la vérité vraie.

Les premiers miracles, bien constatés à la Grotte, eurent lieu dès le début, et ils se passèrent au grand jour, en présence d'une foule considérable. Ces faits, presque tout le monde les connaît. J'y insiste pour M. Zola, qui n'en tient pas suffisamment compte.

Le premier miracle qui se produisit à la Grotte fut la manifestation de la source, qui sortit du sol sous les doigts de Bernadette dirigés par l'apparition. Cette source se convertit bientôt en ruisseau limpide, là où aucun courant n'avait été vu précédemment. Une enquête fut demandée, à cette occasion, à la municipalité de Lourdes, qui constata officiellement le fait. Et depuis ce temps, cette eau aussi bienfaisante que pure, n'a cessé de couler.

Quelques jours plus tard, Bernadette, à genoux et en extase, tenait à la main un cierge allumé. La flamme, agitée par le vent, lèche les doigts de la voyante pendant quinze minutes. Le fait est constaté, montre en main, par le docteur Dozous, médecin jusqu'alors incrédule et venu là pour voir, comme toute la Société de Lourdes.

Or, non seulement Bernadette ne ressent aucune douleur, mais cette flamme du cierge ne produit aucune trace de brûlure sur ses doigts, qu'elle

aurait dû naturellement désorganiser. Ce prodige a été scientifiquement prouvé à l'instant de sa manifestation.

Il y a plus de trente ans déjà, un homme plus connu que M. Zola, et sous un autre jour, M. Henri Lasserre, avait recouvré la vue en mouillant ses yeux avec l'eau de la Grotte. En reconnaissance de sa cure merveilleuse, il écrivit l'histoire complète de Lourdes, et les nombreuses guérisons qui s'y étaient déjà opérées.

Un riche propriétaire de Paris, M. Artus, habitant l'hôtel nº 5, rue Tronchet, avait eu sa petite fille miraculeusement guérie. Il déposa chez un notaire, M. Turquet, rue Hanovre, nº 6, une somme considérable, qu'il proposait de porter jusqu'à cent mille francs, à qui montrerait que les faits relatés par M. Lasserre n'étaient pas tous absolument vrais. Les juges devaient être cinq membres de l'Académie de médecine ou de l'Académie française, au gré et au choix des contradicteurs. M. Artus payait, en plus, cinq mille francs, déposés par lui à l'avance pour les frais de l'enquête, qu'il prenait à sa charge. Or, tous les contradicteurs reculèrent bien vite. Pas un seul n'osa affronter le défi, qui en valait la peine pourtant. A ce moment, tous les journaux relatèrent cette polémique, qui eut un énorme retentissement.

Vous voyez, Monsieur, que votre roman à vous arrive sur le tard.

Mais, de ce fait si intéressant et officiel, M. Zola ne souffle mot. Il aime mieux nous présenter le doc-

teur Raboin. C'est le nom de choix, octroyé par lui au bras droit du Président du bureau. C'est, dit M. Zola, *un gros homme à la face épaisse, à la mâchoire de dogue; avec cela un exalté grondant toujours*, ne permettant pas la moindre discussion des faits ; si bien que le Président doit, et sévèrement encore, le rappeler à l'ordre.

Quant au docteur Bonamy, le Président, c'est *un simple*, lui aussi, dit M. Zola, *et qui croit voir ce qu'il ne voit pas. Du reste*, ajoute notre blond romancier, *il n'est ni plus sot, ni plus menteur qu'un autre.*

Comme en termes choisis ces choses-là sont dites ! Et comme cela est gracieux pour M. le docteur Boissarie, homme du meilleur monde, savant distingué, entouré du respect de tous, et d'une affabilité parfaite.

Du reste, les épithètes grossières de M. Zola à son endroit feront au docteur Boissarie un titre de plus à notre estime respectueuse. Il y a là, de la part du *petit* romancier *blond*, la plus noire ingratitude. C'est un de ces coups de pied que le digne médecin de la Grotte ne pourrait lui rendre, et pour cause.

D'ailleurs, insinue M. Zola, ce Président est intéressé à l'affaire, car, pour lui, Lourdes n'est qu'une grande affaire. Raisonnement d'un Monsieur pour qui l'argent est tout.

Mais à quoi bon discuter avec cet homme pour qui le dévouement est un mythe, le surnaturel n'existant pas.

Et moi je lui dis : Nous avons mis sous vos yeux

des faits indéniables, et nous vous avons porté le défi de les récuser de bonne foi.

Et maintenant j'ajoute pour les catholiques : Est-ce la guérison des corps qui importe le plus ? Non, assurément.

Si la Vierge de Lourdes a voulu que les foules vinssent prier là, ce sont bien les âmes qu'elle a voulu soulager et guérir avant tout. Les cures corporelles qu'elle y a opérées et qu'elle y opère, elle ne les fait que dans la mesure voulue par elle, pour prouver l'authenticité de ses apparitions.

Celui qui, de sa main puissante, a semé les mondes comme les corps qui en animent la surface, celui-là, dis-je, a imposé des lois à toutes ses œuvres. Il n'y déroge que pour des raisons graves, dont lui seul a le secret. Le miracle est une dérogation à la loi : ce n'est pas la loi.

Et, d'ailleurs, n'est-ce pas un miracle moral que ces foules sans cesse renaissantes à Lourdes ? Car c'est un fait absolument inouï, qui s'est opéré à la suite d'un ordre transmis par la plus faible, la plus dénuée des créatures humaines, à la voix de la bergerette de Bartrès.

Sans doute, et vous ne le cachez pas, vous ne croyez ni à la mission de Jeanne d'Arc, ni à celle de Bernadette.

Vous avez pour expliquer tout cela un mot que, simple romancier, vous auriez peut-être bien du mal à nous définir. Car, ce mot là, vous ne l'avez pas inventé non plus : vous avez le grand mot de *suggestion*.

Voltaire, avant vous, avait dit à peu près cela de Jeanne d'Arc. Voltaire, du moins, blasphémait avec quelque génie. — Mais vous, Monsieur, vous êtes mal venu et quelque peu maladroit, en écrivant ce nom avec votre encre simplement impure et sans prestige.

Est-ce que, pour vous aussi, le mot *patrie* ne vous dirait rien au cœur ? Ne voyez-veus pas qu'aujourd'hui, la France entière a les yeux sur Domrémy, sur Vaucouleurs et sur cette Héroïne que tous les partis acclament à l'envi ! !

Jeanne aussi, fut une illuminée ! Eh bien, vrai ! Monsieur, je n'en saurais dire autant de vous, car vous n'y voyez pas clair du tout.

Vous demandez un miracle, vous voulez voir de vos yeux la résurrection d'un mort. Eh bien, vous allez voir bien mieux et bien plus que cela. C'est la France entière qui va renaître à la voix de Jeanne ; et je vous défie de rêver miracle plus prodigieux que celui qu'elle va faire.

Il y a 400 ans, notre belle France était à l'agonie, expirant sous les pieds de l'Angleterre, dont les bataillons serrés inondaient tout le Nord de notre chère patrie jusqu'à la Loire.

Jeanne est une simple et naïve bergère, qui ne connaît que son village et ses moutons — elle n'a vu de ville que sa pauvre chaumière. Elle ne se doute ni de ce qu'est une armée, ni de ce qu'est un général — à peine sait-elle vaguement que la France va mourir, envahie par l'étranger.

Et voilà que, soudain, cette paysanne des Vosges

assure que « *Messire Dieu l'a choisie pour battre l'ennemi envahisseur, délivrer Orléans, conduire à Reims le roi Charles, l'y faire couronner et le rétablir sur le trône de France.* »

Avec une volonté que rien n'arrête, elle se met à l'œuvre. Et, plus forte que toutes les résistances qui essaieront vainement de l'arrèter, elle a raison de tous, entraînant à sa suite soldats, officiers, diplomates et généraux. A ceux-là, elle montre comment on dresse un camp, comment on assiège une ville, comment on livre une bataille. Sans retard, elle met en fuite les bataillons anglais, dont les cohortes épouvantées jonchent le sol ou s'envolent à toute bride. Et, suivie de l'armée victorieuse, de ses généraux et de Charles VII, elle entre triomphalement à Reims, but extrême de la mission qu'elle a reçue d'en haut, et elle y fait sacrer son Roi.

Et vous n'appelez pas cela le plus prodigieux des miracles !! Ce n'est pas là le bouleversement de toutes les règles ordinaires de la stratégie !!

Vous pensez que, pour faire un conquérant, il ne faut ni études, ni préparation savante. Pour vous, on naît ou on s'improvise général. Mon pauvre Monsieur, je vous laisse seul de votre avis.

A quoi bon les armées permanentes, si on admet votre SUGGESTION? Un peu de votre mystérieux souffle à chacune de nos recrues, pas besoin d'exercices préparatoires, chacun pouvant avoir, de par vous, la science infuse d'un généralissime.

Heureux pioupiou, rentrez vite au foyer ; plus n'est besoin de ces rudes corvées. C'est M. Zola qui

vous congédie. Et si l'étranger vient envahir la France, soyez seulement au poste au premier cri d'alarme. Un peu de la *suggestion Zola*, et vous allez voir comme l'ennemi va filer !

Pour M. Zola, Bernadette, comme son aînée de 450 ans, est une simple *suggestionnee*.

Bernadette aussi était une parfaite ignorante, dénuée de tout don physique et moral, ne connaissant ni A ni B. Elle a vêcu, en effet, ses premières années au fond d'un village perdu dans la montagne, où elle conduisait paître ses moutons ; ne vivant que de la charité d'une famille aussi pauvre qu'elle-même.

Elle revient à Lourdes pour y faire sa première communion. Elle n'y est admise qu'à cause de ses 14 ans et de son innocence toute naïve, car elle connaît mal son catéchisme. Sa famille pauvre a été jetée sur le pavé par un maître impitoyable. Le maire de Lourdes l'installe, par pitié, dans la geôle inutilisée du vieux château-fort.

C'est de là que Bernadette part, le jeudi 11 février 1858, pour aller avec deux compagnes à la recherche d'un peu de bois mort, qui faisait défaut à la mère, pour préparer le maigre repas de la famille.

Elle cheminait le long du Gave, à 1 kilomètre de la ville, près des roches de Massabielle. Tout à coup, elle se sent arrêtée par une force surhumaine ; et elle tombe à genoux, à la hauteur d'une grotte obstruée d'églantiers et de ronces. Dans une excavation, elle aperçoit, au sein d'une éblouissante clarté, une Dame d'une incomparable splendeur, dont la tête est entourée de rayons, qui ne blessent nulle-

ment les yeux malgré leur éclat. Cette apparition semble bien à Bernadette une réalité vivante, ne différant d'une femme ordinaire que par sa divine beauté.

Bernadette fait de ce portrait une description détaillée et complète, description sur laquelle elle ne variera pas, pour les 18 apparitions successives.

Au clergé qui, dans le principe, ne croit pas aux apparitions, au Commissaire de la police municipale, au Procureur Impérial, à toutes les Autorités, elle fera toujours les mêmes réponses sans trouble aucun, sans hésitation, avec la plus parfaite assurance — elle ne se laissera intimider par aucune menace, comme elle ne se laissera gagner par aucune promesse, malgré son dénuement le plus complet et celui de sa pauvre famille — et comme Jeanne d'Arc, elle entraînera à sa suite les foules que, ni le commissaire, ni le Procureur de la ville, ni le Préfet du Département, ni la Gendarmerie, ni toute la force armée ne pourront arrêter.

Bernadette parle au nom de la Vierge du Ciel : la ville accourt et la suit. De la part de la Vierge, elle demande un temple à cet endroit même. Et le marbre de la montagne s'y transforme comme par enchantement en une triple basilique, qu'admirent les yeux émerveillés de l'univers tout entier.

Car la Vierge a dit à Bernadette : je désire que les foules viennent ici me prier, et les foules accourent. Elle a dit : je guérirai ici les corps et les âmes. Et voilà que les miracles s'y multiplient pour les corps ; et que, les âmes contrites, y retrouvent le salut et

la paix. Et il y a là un tel concours, des manifestations religieuses si belles, que M Zola lui-même, s'en est dit un moment tout émerveillé.

Deux choses pourtant prennent sur les nerfs de M. Zola.

Ces *ave* répétés l'agacent ; ces supplications perçantes, ces protestations suppliantes, à quoi bon ? Et il traite tout cela de *bêtise* et *d'ignorance.* Ces mots grossiers à l'adresse des catholiques sont bientôt dits. Mais l'ignorant, c'est le romancier. Et il ignore pas mal de choses, tout grand savant qu'il s'estime. Il ignore que le Christ Jésus a dit dans son Évangile : *Le Ciel souffre violence.* Il ignore que le Dieu des Chrétiens veut être prié jusqu'à être importuné par les supplications répétées des pécheurs. Il n'a pas lu qu'en Judée, et sur le passage du Christ, il y a 1,800 ans, les choses se passaient absolument comme à Lourdes aujourd'hui.

C'est que les hommes sont des fils coupables, dont le Christ-Dieu est à la fois le père et le frère. Or, un père irrité pardonnera toujours à ses enfants dont les cœurs seront humiliés et contrits. Plus la prière sera répétée, plus elle sera énergiquement exprimée, et plus sûrement elle sera exaucée.

M. Zola voudrait qu'à Lourdes on ne vendît ni chapelets, ni images, ni cierges, ni statues, ni fleurs. Tout cela c'est du négoce et sent par trop l'argent. Tout cela l'offusque, lui qui n'écrit sans doute que par le plus pur désintéressement et, tout simplement pour moraliser ses lecteurs, en parfait apôtre que nous le connaissons.

M. Zola ne sait donc pas que l'homme est l'homme, composé d'un corps et d'une âme. Que, comme tel, l'homme a besoin que le culte extérieur agisse sur ses sens. Comme l'âme elle même, le corps doit prier à sa façon.

Puis notre écrivain d'exhaler son fiel contre les marchandes de bouquets qui,à l'en croire,volontiers vous prendraient votre porte-monnaie dans la poche. Et, quand le bouquet ne va pas, libéralement il leur prête un ignoble métier.

Les cochers sont impolis et grossiers, avec de tout vilains mots.

Il écrit tout cela, pour n'oublier personne sans doute, dans la distribution copieuse de ses gracieusetés.

Or j'affirme que, pendant les vingt-huit jours que j'ai séjourné à Lourdes, j'ai trouvé tout le monde d'une politesse très convenable, dans les hôtels et dans la rue. Pas un mot grossier, ni de la part des cochers, ni de la part des marchands, n'est venu frapper mes oreilles.

Mentons, mentons, disait Voltaire, il en restera toujours quelque chose. Au moins Voltaire y mettait quelqu'esprit.

Mais de grâce, quel rage prend ce faiseur de romans, le poussant à servir à ses consommateurs des contre-vérités si maladroites, si brutales, si mal déguisées !

Ces adjectifs *maladroites*, *brutales*, ne suffisent pas pour peindre une telle façon d'écrire: disons si horriblement impudentes.

Qu'est-ce que je lis, en effet, dans le livre de M. Zola, page 344. Lecteurs, et vous surtout, chers habitants de Lourdes, que j'ai trouvés si bienveillants, si affables pour les étrangers, voyez donc avec quel sans-gêne ce monsieur appelle sur Lourdes toutes les foudres du Ciel.

Je demande pardon de citer textuellement ses mots et je vous prie de vous boucher le nez pour laisser passer ce souffle Zola, car c'est trop lui.

Déjà, il y a quelques années, ose-t-il écrire en toutes lettres, *le pays tout entier se pourrissait..... une perversion extraordinaire, s'aggravant de jour en jour, changeait en Gomorrhe et en Sodome la Bethléem de Bernadette.*

Au nom de la Religion, on venait d'achever le triomphe de Dieu dans l'abomination humaine, au milieu du désastre des âmes.

Quoi, Monsieur! Ai-je bien lu? Lourdes transforformée en *Gomorrhe* et en *Sodome* !!

Et vous n'avez pas eu honte de leur envoyer ce gracieux pourboire, attardé deux années dans vos réserves.

Aussi, Monsieur, si vous deviez *par hasard* repasser par Lourdes, je vous conseille de changer le costume de votre *petit* romancier *blond*. Car si les Dames hospitalières se contentaient de hausser les épaules, les cochers et les marchandes de bouquets pourraient lui orner la boutonnière de pommes cuites ou d'oranges pourries, en guise de roses de Provence. Et il ne l'aurait pas volé, à coup sûr.

Après avoir maugréé contre tous les pauvres humains, Zola s'en prend aux choses mêmes.

Pour l'auteur de Nana et de Pot-Bouille, l'ensemble de ces monuments que tous les visiteurs admirent, et surtout les artistes, tout cela n'est qu'un amoncellement sans goût, et d'un pitoyable effet : *La Basilique est mince et frêle, l'église du Rosaire écrasée; la Crypte n'est composée que de deux couloirs étroits.* Que n'a-t-on consulté M. Zola, le grand Architecte, lui qui a fait *La Terre* et le *Ventre de Paris !!*

Et M. Zola, mécontent de tout et de tous, *termine*

enfin son *interminable factum*, par un désir bien extraordinaire, pour un monsieur qui ne croit à rien.

Par la voix de son prêtre apostat, Pierre Froment, il appelle de tous ses vœux une religion *nouvelle.*

Contradiction suprême, Monsieur, puisque pour vous le bonheur suprême aussi, est le néant.

Une religion *nouvelle* ! ! Et vous trouvez que dans ces derniers temps, nous n'avons pas eu assez de réformateurs, depuis l'abbé Châtel, jusqu'à l'apostat Loyson ! ! Ces ridicules tentatives devraient vous suffire.

Non, Monsieur, aux catholiques pas n'est besoin d'une religion nouvelle. Ils ont leur vieux Credo qui leur suffit, et qui ne peut varier parceque, venant de Dieu, il est la perfection même.

Il leur montre leur *origine divine, leur passé* avec la faute première, il leur donne l'explication des misères de la vie présente, temps d'exil, temps d'expiation et non de jouissance. Il leur donne la divine et bienfaisante certitude de leur bonheur futur, à leur entrée dans la vraie patrie.

Et voilà l'explication de tous ces héroïsmes qui vous stupéfient parce qu'ils vous dépassent. Seul, le Christianisme a enfanté les héros : aussi bien les grands artistes que les grands orateurs, les grands écrivains, les vrais savants de tous les temps, et les grands capitaines des temps modernes. Newton, Leibnitz, Pascal, Bossuet, Lamartime, Châteaubriant, Bugeaud, Pélissier, l'Amiral Courbet, Napoléon étaient des grands croyants. Pour les nommer tous, il faudrait écrire ici tous les grands

hommes de tous les temps et de toutes les nations. Et de nos jours, est-ce que le grand savant, que le monde entier nous envie, est-ce que Pasteur n'est pas un croyant ?

Que d'hommes, d'ailleurs, ne sont indifférents ou incrédules qu'en apparence ? Et dans ces derniers jours, quand M. Carnot a senti le froid menaçant du tombeau, est-ce qu'il ne s'est pas empressé de saisir la planche à lui tendue par l'Archevêque de Lyon, pour ce que vous avez appelé vous-même la *seconde terrible*.

Le catholicisme se meurt, dites-vous.

Allons donc ! Et où avez-vous vu cela ?

Mais vous nous prouvez absolument le contraire tout le long de votre roman, en nous montrant ces foules courant de tous côtés, et plus que jamais, aux sanctuaires bénis de la Vierge.

Sans doute, c'est le désir de votre cœur que vous exprimez. Et de tous vos héros vous faites des incrédules, dont vous essayez de faire des Apôtres. Mais votre tentative est vaine, et elle échouera misérablement, vos acteurs nous inspirant un profond mépris. L'Eglise catholique, Monsieur, est bâtie sur un roc si élevé et si résistant, que tous les efforts de l'enfer échoueront contre elle.

Et j'ajoute que votre roman ne sera perfide que pour les *idiots*. J'affirme que le dégoût de vos doctrines est de nature à faire, du lecteur sérieux, un parfait croyant.

Et sans le vouloir, vous venez de prouver que l'idée religieuse est la véritable inspiratrice de l'écri-

vain. Les seules pages que loueront vos adulateurs sont la description de cette splendide cérémonie, où le Dieu des catholiques est porté en triomphe à travers le merveilleux panorama de la Basilique.

Oui, sans doute, cette description est belle, mais c'est l'Eglise qui vous l'a suggestionnée. Vous l'avez photographiée en paroles, tout simplement. Mais cette page ne saurait me faire oublier vos injures sans nombre aux croyances et à la morale catholiques ; j'ajoute à la décence et au savoir-vivre.

Comme les Barbares d'autrefois, vous essayez de tout détruire sans rien édifier. Science morale, science religieuse, science médicale : tout y passe. Et, de l'abîme de ténèbres où vous avez dédaigneusement plongé les malheureux désespérés, ne surnage que l'oreille du romancier, trônant sur le néant. Et voici, à part vous, votre raisonnement tout naïf. Si on arrivait à faire table rase de tous les faits acquis, de toutes les vérités les mieux établies ; quand tout cela aurait sombré à tout jamais, il resterait toujours un *petit homme blond*, le Dieu-Zola, romancier de son état.

Les *vérités vraies* ne se trouvant que dans ses pages perfides, c'est là que les pauvres humains iraient nécessairement les puiser.

A la fin de votre roman, Monsieur, vous faites intervenir un de vos personnages, que vous appelez Commandeur. C'est, dites-vous, un ancien militaire. Et c'est à celui qui dut être un brave, que vous confiez le rôle d'un lâche !

Vous faites de Commandeur un parfait incrédule

qui, tout le temps, blasphème contre la vie et contre son Divin Auteur. Il appelle de tous ses vœux la mort, que vous lui faites nommer les *délices du néant, le bonheur de ne pas être.* La parfaite contradiction entre ces choses ne vous gêne pas.

Vous jetez Commandeur dans la gare, entre deux sacs d'avoine et vous lui dites cyniquement : *Tourne-toi du côté du mur et crève.* Vous conviez à ce beau spectacle les pèlerins sur leur départ.

Et moi je vous dis : C'est ainsi que crèvent le bœuf, le cheval, le chien et l'âne. Et c'est bien là, en effet, la fin de l'incrédule, qui se cache la tête comme un lâche, tournant le dos à l'ennemi.

Cette fin cynique, je vous l'abandonne volontiers, tout en vous plaignant. Car votre Commandeur n'est qu'un parfait poltron, comme le suicide fut toujours une lâcheté.

Combien à cette mort-là je préfère celle du vrai croyant !! Lui, du moins, supporte avec courage les misères de la vie, les souffrances de la maladie, parce qu'il sait qu'elles sont une expiation, les dettes d'une faute qu'il faut payer, sous peine de faire faillite. — Et il meurt la tête tournée vers le Ciel, attendant bravement, face à l'ennemi, la mort qui le frappera en pleine poitrine ! — Voilà le héros !

Et voyez donc si ce n'est pas depuis votre athéisme pratique, depuis cette belle trouvaille des écoles laïques, que l'enfance et la jeunesse perverties, épouvantent chaque jour la société par leurs attentats monstrueux.

Dites moi, est-ce le catéchisme, le vrai code des

catholiques, qui a inspiré Henry, Ravachol et Caserio ?

Et je vous défie de trouver dans le code des catholiques, un seul article qui ne soit dans le plus grand intérêt du bonheur de l'homme, même pour la vie présente.

L'orgueil a perdu l'homme aux premiers jours du monde ; c'est l'humilité qui, seule, peut le sauver. C'est qu'en vérité, le plus grand homme est celui qui se croit le plus petit, et cela parce qu'alors seulement il est dans la vérité.

Aussi, Monsieur, quand le Christ a voulu substituer le Catholicisme au Judaïsme qui n'en était que l'image bien imparfaite, il a choisi les 12 pêcheurs les plus pauvres de la Galilée. Et c'est avec cette singulière armée, changée par lui en héros, qu'il a bouleversé le monde, malgré les Empereurs, malgré les tyrans de toute nature. Et il a établi sur des bases solides ce Catholicisme plus rayonnant que jamais, aux jours de la persécution : car c'est à la guerre que se forment les vrais héros. Est-ce que Léon XIII, le grand persécuté, ne restera pas une des grandes figures de la papauté. — N'est-ce pas ce prisonnier que les rois eux-mêmes choisissent pour arbitre !!

Nommez-moi donc un Empereur qui jamais ait reçu autant de témoignages d'admiration et de respectueuse sympathie des croyants de toute secte et de tout pays.

Oui, c'est aux humbles et aux faibles que Dieu s'adresse toujours quand il veut faire de grandes

choses, et cela pour montrer à l'homme qu'il n'a pas besoin de l'homme.

Aujourd'hui encore, quand Dieu veut de nouveau convertir le monde, c'est toujours à la faiblesse impuissante de la plus petite des filles d'Israël, c'est à Bernadette qu'il fait appel.

Et voilà l'explication toute simple de ce que vous semblez impuissant à comprendre ; de ce qui vous dépasse de si haut, parce que vous n'avez pas la clef de l'énigme.

Le catholicisme pratiqué voilà, Monsieur, la vraie et la seule solution de la question sociale ! Le riche prêtant aide et protection aux pauvres : le pauvre travaillant sous la protection du riche ; et la vie future rétablissant la complète **égalité**, la complète **fraternité**, en rendant à chacun selon ses œuvres. Voilà la morale inventée par Dieu lui-même.

Comme complément de son œuvre, sur le front sublime de sa créature intelligente, sur ce front que, non sans raison, il a tourné du côté du Ciel, Dieu a gravé, en caractères indélébiles, cet attribut dont l'homme est si fier et à juste titre : **La Liberté**. Et il a placé l'homme dans un milieu où il y a assez de lumière, pour celui qui veut voir, et assez de ténèbres pour celui qui ne veut pas voir.

Mais le Créateur n'a pas voulu être connu que des savants seulement, il a voulu être connu de tous. Et, comme à ses yeux l'homme au cœur droit est le plus grand et le meilleur, c'est à lui que Dieu se manifeste de préférence à l'orgueilleux.

Il y avait autour d'Israël de belles statues qui

avaient des yeux et qui ne voyaient pas ; des statues superbes qui avaient des oreilles et qui n'entendaient pas. Elles, du moins, n'avaient la liberté ni de voir, ni d'entendre.

A l'homme, doué de l'intelligence et de la liberté, d'ouvrir les oreilles et d'entendre, d'ouvrir les yeux et de voir.

P.-S. — Monsieur, au moment de vous adresser ma réponse, je reçois l'abrégé des lettres à vous écrites par Mgr Ricard, Vicaire-Général du diocèse d'Aix.

Mgr Ricard espérait que, suivant votre promesse, on trouverait quelque véracité dans votre dernier travail. Mais il ajoute bien vite combien il a été déçu en le lisant.

Pour juger votre ouvrage, M. le Vicaire-Général se place naturellement au point de vue du prêtre et non du médecin. Son caractère, tout de charité, l'oblige nécessairement à une réserve que vous ne pouvez exiger d'un laïque, qui trouve qu'il n'en a pas pour son argent. D'ailleurs, Mgr Ricard n'a pas été provoqué par vous, comme les médecins du bureau de Lourdes.

Mgr Ricard ne vous cache pas qu'il est tombé de bien haut en lisant votre livre. Il vous dit son étonnement sur le rôle que vous ne rougissez pas de faire jouer aux prêtres catholiques ; sur le sans-gêne que vous leur prêtez si gratuitement, dans l'exercice de leurs plus augustes fonctions ; le rôle que vous faites jouer, par exemple, à l'abbé Pierre Froment, est simplement ignoble.

Il vous apprend avec les médecins, que vous igno-

rez ce qu'on doit entendre par *hallucination*, à propos de Bernadette que vous traitez d'*hallucinée*.

L'*hallucination*, Monsieur, est le souvenir d'une sensation reçue, et elle ne produit jamais un tableau qu'on n'a pas vu. En un mot, elle n'invente pas. Elle ne peut que reproduire ce qui a été vu précédemment.

Bernadette était tout le contraire d'une exaltée. Toutes les personnes qui ont pu la juger s'accordent à dire qu'elle était d'un calme parfait ; et qu'elle n'était exagérée en rien. Chaque fois qu'elle a fait la description de l'Apparition de la Grotte, elle a raconté simplement ce qu'elle a vu, et non ce qu'elle a revu ou imaginé.

Si l'Eglise n'oblige personne à croire aux apparitions de la Vierge à Bernadette, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont admises comme authentiques par le grand Pape Léon XIII, qui a fait étudier la question pendant cinq années entières. Elles ont été admises par Mgr Dupanloup, qui est allé lui-même les étudier sur place. Elles ont été admises par une foule d'autres prélats et d'autres savants, après enquête des plus sérieuses.

Or, le Pape et Mgr Dupanloup ont un peu plus de compétence que vous pour juger les faits. A moins qu'en Théologie aussi, vous ne soyez le plus fort de tous ! C'est votre conviction, sans doute, car vous avez de l'aplomb, mais ce n'est que la vôtre.

Nous avons vu d'ailleurs, combien vous êtes fort en médecine avec votre héroïne Marie de Guersaint, que vous faites marcher avec des jambes sans mus-

cles, et des jointures forcément ankylosées par quinze ans d'immobilité complète.

Pour moi, Monsieur, je trouve que Mgr Ricard vous fait beaucoup trop d'honneur, en vous proposant d'aller étudier le prêtre dans le séminaire d'Aix. Il ignore certainement comment vous avez abusé de l'hospitalité qui vous avait été accordée à Lourdes, aussi bien par les Religieux que par les Médecins. Vous en avez profité simplement pour en dire des horreurs. Il n'est jamais permis de s'introduire chez les gens pour les insulter ensuite. Or, votre visite, arrêtée depuis longtemps, n'a jamais eu d'autre but. — Cela résulte des documents fournis par Mgr Ricard et par les journaux.

Il a eu tort surtout, à notre avis, de vous proposer une discussion quelconque sur un point de la doctrine catholique. C'était vous supposer la science infuse que vous n'avez pas. — Vous avez dans votre bibliothèque, je le sais, un livre qui vous rend de fameux services. — Et moi aussi, je suis très fort avec mon dictionnaire *Roret*, quand je veux m'en servir. On y trouve tous les mots techniques sur une question quelconque. On a jeté facilement de la poudre aux yeux des lecteurs ébahis, qui ne connaissent pas le *truc*.

Dans votre lettre du 6 Août, au journal le *Gaulois*, vous vous plaignez des lettres violentes qui vous ont été adressées.

On ne fait en cela, Monsieur, que vous retourner votre monnaie; et les habitants de Lourdes et d'ailleurs en ont un stock sérieux à vous. Je crois

qu'ils digèreront difficilement votre *Gomorrhe* et votre *Sodome* : ils vous les retourneront à coup sûr, les trouvant mieux chez vous.

« Vous ne pouvez, dites-vous, discuter en matières religieuses ». Vous avez un moyen, en effet, plus expéditif que de raisonner, — vous niez tout, et vous vous frottez les mains, en rêvant que vous avez roulé votre adversaire.

Vous nous servez dans votre roman, dites-vous à Mgr d'Aix, une Bernadette *imaginaire* et *idéalisée* par vous ; une Bernadette beaucoup *plus touchante qu'en réalité.*

Mais la vérité est, que vous nous aviez *promis* une *Bernadette vraie*, et c'est celle-là seulement que vous deviez nous livrer.

Pour vous, Monsieur, vous trouvez que vous avez été plus fort que le bon Dieu, puisque vous vous vantez hautement d'avoir fait mieux que lui.

Je doute que Bernadette soit très flattée de votre essai de métamorphose à son endroit. De son vivant, elle n'aimait que son vêtement simple de bergère ou son costume, simple aussi, de religieuse de Nevers. Elle avait en horreur les colifichets de toute sorte, perles ou diamants qui lui ont été souvent offerts. Elle en a moins besoin que jamais aujourd'hui, qu'elle est vêtue de la blanche parure des Vierges du Paradis. Car en mourant, elle a regardé le Ciel *notre Bernadette à Nous* ; et elle n'a pas, comme votre *Commandeur, crevé, sur vos ordres et comme un chien, se tournant du côté du mur, pour entrer dans les délices de votre néant et blasphémer contre le créateur.*

Voici, Monsieur, qui est plus fort. Je cite textuellement ce que vous répondiez, le 6 août, au correspondant du journal le *Gaulois*.

« *Mon opinion est que, loin d'avoir desservi le culte de Lourdes, je lui aurai été de quelqu'utilité, en ravivant l'attention sur ce point très particulier de la France.* »

C'est ici qu'il serait bon de faire faire une enquête par le bureau des constatations médicales, pour savoir ce que M. Zola veut bien dire. Ce que je trouve que vous avez essayé de raviver, c'est le courroux du Ciel en octroyant à Lourdes, et si libéralement, les turpitudes de *Gomorrhe* et de *Sodome*.

La phrase qui suit, toujours de M. Zola, n'est pas moins curieuse :

« *Je respecte*, dites-vous, *les croyances d'où qu'elles viennent, quand elles sont sincères.* »

Or, vous êtes convenu qu'à Lourdes, les croyances des catholiques sont sincères. Cela ne vous a pas empêché d'en dire des horreurs dont on rougit et dont nous avons parlé.

Enfin, ce qui ressort de tout cela, c'est, qu'à votre avis même, vous nous avez toujours dit le contraire de ce que vous vouliez nous dire.

Et sur la tombe, où reposeront les cendres de M. Zola, on pourra graver ces lignes caractéristiques, composées par mon cocher, *un intellectuel* s'il en fût.

CI-GIT ZOLA
QUI TANT BLAGUA !!
FAISANT LINGOTS
D'ARGENT DES SOTS !!

Il faut, Monsieur, vous dire un mot, au moins, des trois apôtres que vous avez particulièrement outragés.

Pour essayer de saper Lourdes par sa base, il fallait s'attaqner d'abord aux dignes prêtres qui ont présidé à ses débuts. Pour cela faire, vous avez eu recours à toutes les inventions de votre fertile génie. Affirmations et insinuations odieuses contre toute vérité : rien ne vous a coûté.

Que n'avez-vous pas écrit du vénérable curé de Lourdes, Mgr Peyramale, du Saint et R. P. Sempé, le premier Supérieur de la Grotte, de Mgr Laurence, Evêque de Tarbes ?

Ces accusations, je ne veux pas salir ma plume en les reproduisant. Mais je tiens à dire à mes lecteurs ce que furent ces saints et dignes serviteurs de Dieu et de Notre-Dame de Lourdes.

Le curé de Lourdes, l'abbé Peyramale, fut le modèle du prêtre : d'une infinie bonté, d'une droiture et d'une énergie admirables. Il fut d'une prudence extrême dans l'enquête sur les apparitions : et il ne fit que se rendre à l'évidence des faits, et après des informations longues et conduites avec toute la prudence, toute la sagesse exigée en pareil cas.

Les pèlerins, accourus du monde entier, vinrent bientôt lui témoigner leur respect et leur admiration. Les guérisons merveilleuses, survenues à la grotte, prouvèrent que le Ciel avait parlé, et que le curé de Lourdes n'était que le bras dont Dieu se servait pour faire éclater sa puissance et sa miséricorde pour les hommes. Il mourut à 66 ans, pleuré de tous.

Aujourd'hui plus que jamais il est vénéré comme un saint prêtre qu'il fut toujours.

Quant au R. P. Sempé, ce fut absolument un saint religieux. Et le cœur bondit d'indignation, Monsieur, devant l'odieux travestissement que vous avez fait de cette physionomie d'apôtre. Jamais il n'eut avec Mgr Peyramale que les rapports les plus cordiaux. Il ne devint supérieur de la Grotte, appelé par la confiance méritée de son Évêque, que quand le curé de Lourdes, malade, ne put remplir cette tâche devenue écrasante, car il fallait tout fonder. Le R. P. Sempé a suffi à tant de besogne, et on sait ce que Lourdes doit à son zèle infatigable. Pousser le Gave du côté du Nord, enlever la montagne du côté du Midi, construire cette Basilique superbe qui immortalisera son nom dans les archives de Lourdes; entourer le tout de ces longues et belles avenues que tout le monde connaît: telles furent les œuvres de géant dues au R. P. Sempé. — Toutes, toutes les accusations odieuses de M. Zola à son endroit sont de honteuses rêveries pour l'intérêt de sa cause.

Les Cardinaux, les Patriarches, les Archevêques ont prié sur la tombe de cet apôtre, mort au travail d'un quart de siècle. Je doute que la tombe de M. Zola soit honorée de pareilles visites.

Mgr Laurence, Évêque de Tarbes, ferme et prudent toujours, sut résister à tous les entraînements, agissant avec la patiente lenteur nécessaire en une affaire si importante. Il fit preuve d'une sagesse que l'Église et le monde ont admirée.

L'Évêque actuel, Mgr Billière, son digne successeur, a témoigné de tout l'intérêt qu'il porte à l'église même de Lourdes, à moitié édifiée par

M. le Curé Peyramale. Et il ne tiendra pas à lui que la ville de Lourdes compte bientôt un monument de plus. Voilà, Monsieur, la vérité que vous avez si indignement dénaturée.

Pour terminer cette correspondance, et m'en faire pardonner la longueur, voulez-vous, Monsieur, que nous ajoutions, comme finale, la note gaie, le *castigat ridendo* du vieil Horace.

Je la trouve précisément, cette note, dans une lettre qui m'arrive à l'instant même. Elle m'est adressée par un de mes confrères et amis de Paris, docteur aussi distingué et aussi instruit que bon catholique. Le même *hasard* qui vous amena à Lourdes en 1892, l'y conduisit lui-même; et il était présent à cette séance du bureau des constatations médicales dont nous avons parlé.

Cette lecture va mettre ma modestie à une rude épreuve; mais il faut savoir se sacrifier dans la vie.

Voici donc cette épître, beaucoup trop élogieuse à mon endroit :

Très honoré Confrère et Ami,

Vous avez dû être indigné comme moi, à la lecture du livre que M. Zola vient de publier. Il y a abîmé positivement notre corporation, si digne du respect de tous. Vous n'avez pas oublié que, lorsqu'il eut l'*honneur* d'être reçu par nous au bureau des constatations médicales, il nous donnait déjà quelques inquiétudes.

1° Il voulait d'abord, *hic et nunc et subito,* qu'on lui fît passer un cadavre de trépas à vie !

2° Il nous demanda sans rire et très sérieusement, comme un monsieur qui se croyait poli envers nous, il nous demanda une enquête sur l'état d'esprit, de moralité et de science, des docteurs qui avaient signé les certificats apportés par les malades guéris.

3° Il niait les faits aussi évidents que le jour, faits qu'on lui faisait passer sous les yeux.

Mais, mon cher Docteur, vous avez pu voir comme moi, en lisant son livre, combien son état s'est aggravé depuis deux ans. Vous avez lu comment il y traite notre savant

confrère Boissarie, et aussi ce cher M. Raboin, mon cousin et mon excellent ami.

Quand on a, en qualité de *carabin*, pâli sur les livres dix années durant comme internes ou même externes, respiré tout le temps l'air des amphithéâtres et des hôpitaux ; trompé la faim avec le bifteck à la savatte du restaurant l'*Aqualique;* calmé sa soif avec l'eau empestée de la Seine ; et tout cela pour être admis à l'honneur de soulager l'humanité, on est révolté positivement de voir un impudent romancier, mollement assis dans un fauteuil non *déloqueté*, à coup sûr, les pieds sur la bouillotte, battre monnaie sur le dos des docteurs en médecine.

Vous avez lu les mots absolument énormes *Sodome* et *Gomorrhe* qu'il n'a pas honte de jeter à la face de ces bons habitants de Lourdes. N'aviez-vous pas, au contraire, constaté vous-même que, comparée au reste du monde, Lourdes semble une colonie sainte, un coin de Paradis terrestre, égaré au Midi de la France, à l'abri des Pyrénées?

Il est vrai que, jusque-là, notre *Sujet* n'a encore attenté à la vie de personne, et qu'on peut le laisser en liberté. Mais il est évidemment atteint à un haut degré d'une *manie* autrement grave, quand elle est invétérée à ce point. Celle de s'attaquer à la *réputation* des personnes et même d'une *ville entière ;* celle de *dénaturer volontairement les faits* : par exemple l'éducation de Bernadette à Bartrès, où elle aurait été entraînée à ses visions ; — plus tard son internement dans une maison religieuse ; — plus loin encore les soustractions opérées dans un tronc qui n'a jamais existé dans la Basilique de Lourdes, etc., etc.

Vous avez lu ailleurs, comment ce malheureux romancier ose traiter les catholiques et leurs dignes ministres : Prêtres, Religieux, Evêque.

Bref, ces manifestations, ces symptômes trop caractéristiques, nous montrent très clairement un état incurable par les procédés ordinaires dont la médecine dispose.

Après y avoir longuement pensé, il m'a paru, cher ami, qu'il n'y a plus qu'un moyen de salut pour ce Monsieur. C'est d'avoir recours au procédé vraiment héroïque dont vous avez vous-même doté la chirurgie et la médecine en ces derniers temps.

Car, bien cher confrère, si aucun de nous ne peut prononcer votre nom (Mon coq) sans pressentir déjà certaine valeur relative, vous avez à votre actif un titre sérieux à

notre reconnaissance. Le nom de Zola et tous les produits de sa délirante imagination seront oubliés depuis longtemps dans les *délices de son néant*, que votre nom restera attaché à une merveilleuse opération que vous avez rendue pratique, et qui sauve dans des cas désespérés. Je n'ai pas oublié que l'Académie de Médecine l'a reconnu par un témoignage public de sa gratitude ; — que l'Académie des Sciences l'a proclamé hautement, dans ses séances des 30 mars et 4 mai 1874, séances auxquelles, vous devez vous rappeler, j'assistais à vos côtés. Je me souviendrai toujours, aussi, de vos belles expériences publiques de Transfusion par votre procédé, au cours public de physiologie de la Faculté de Médecine, — expériences faites par vous, en collaboration avec un des Princes de la chirurgie, mon vénéré maître, le Dr Labbé, aujourd'hui Sénateur.

Demandez donc de notre part à M. Zola, de repasser par Lourdes au prochain pèlerinage national. Nous le soumettrons, s'il le veut, à cette merveilleuse opération de la Transfusion, opération qui réussit dans les cas désespérés, et c'est bien son cas.

Nous enlèverons tout d'abord des veines du romancier tout le sang vicié des microbes de l'INCRÉDULITÉ et de la SUPERBE. Mon cousin, M. Raboin, fervent catholique, toujours prêt à se dévouer, oubliant les injures, Raboin nous fournira volontiers, je n'en doute pas, la quantité nécessaire de son sang à lui, sang si riche en *globules orthodoxes*. Et vous, cher confrère, vous ferez passer prestement, comme vous savez le faire par votre procédé ingénieux, le liquide sauveur dans les veines de M. Zola. Nous en ferons ainsi, et sans nul doute, un parfait croyant plein d'*humilité*, édifiant désormais ses lecteurs par ses écrits purement *moralisateurs*.

Sur ce, je vous quitte, cher ami, en vous serrant bien cordialement la main, et je vous dis à bientôt.

Docteur X.....

Paris, Boulevart de la Santé, 14 Août 1894.

Voilà, Monsieur le romancier, la communication délicate que le confrère ci-dessus m'a prié de vous faire. Cette lettre est beaucoup trop élogieuse à mon endroit. Il ne faut pas oublier que c'est un ami qui m'écrit, et que les amis sont généralement flatteurs. Pour moi, je ne m'exagère nullement l'importance du progrès réalisé par mes efforts ; heureux, mal-

gré tout, d'avoir tracé mon sillon, si petit qu'il soit, dans le vaste champ des connaissances humaines. Elle prouvera du moins à M. Zola, qu'il y a toujours quelques *intellectuels* parmi les croyants.

J'ai d'autant moins hésité à me rendre au désir de mon confrère en vous communiquant la letttre qui précède, que ce ne peut être une réclame intéressée de ma part.

J'ai pris mes quartiers d'hiver, m'occupant désormais à faire mon examen de conscience, sur les grands problèmes de la vie présente et de l'au-delà.

Quand je vous entends nier Dieu et le pouvoir qu'il a de déroger aux lois établies par lui, c'est comme si vous me disiez qu'un palais n'a pas eu d'architecte parce qu'il est trop beau. Cet architecte divin, aussi merveilleux dans les infiniment petits que dans les globes roulant dans l'espace, l'homme est le seul être intelligent qui puisse l'adorer, le seul doué de liberté. Et vous voudriez que le Créateur traitât l'homme, comme la brute destinée à servir ce roi de la création.

Non, Monsieur, l'homme n'est pas destiné à crever comme un chien. Et je ne tiens pas du tout à aller vous rejoindre dans les *délices de votre néant* ou ailleurs. Car, ailleurs, vous pourriez bien trouver autre chose que du *sirop de groseille* ou des *rafraîchissements à la glace.*

Donc, Monsieur, à vous d'aviser pour le moyen de salut que mon confrère a l'obligeance de vous proposer par mon intermédiaire, et pour lequel lui et moi nous nous mettons gracieusement à votre disposition.

Je crois qu'il n'y a pas à balancer. Votre changement de front fera un bruit formidable, et vous pourrez ensuite frapper à la porte de toutes les Académies. Tous les corps savants se disputeront un *ressuscité* à la foi, *vivant* désormais de la plus saine doctrine et du *sens* droit, *commun* à tous les personnages illustres de l'Univers tout entier.

Telle était la 1re édition de ma *Réponse* à M. Zola. Son livre était connu à Lourdes quelques jours avant le pèlerinage national.

Et il a fait surgir de toutes parts, et dès l'abord, des protestations énergiques contre ses impudentes affirmations.

Je dois, pour être aussi complet que possible, mentionner les protestations que je n'ai apprises qu'à Lourdes même.

M. Zola se plaint que la pauvre chambre habitée par Bernadette à l'époque des apparitions ait été trouvée, en 1892, remplie de quelques *débarras*. Il a oublié à dessein de dire que ce qu'il appelle de ce nom, n'était autre chose que les marches de pierre d'un escalier démoli, gardées là, et dont on tirera parti comme souvenir pieux.

Il n'a eu garde de dire, que cette pièce a servi un moment d'asile aux bonnes œuvres de Lourdes, et qu'on se propose de la convertir plus tard en chapelle consacrée au culte.

Ailleurs, M. Zola insinue habilement que Bernadette aurait été séquestrée, enfermée malgré elle et successivement dans les deux établissements religieux où elle a vécu soit à Lourdes, soit à Nevers.

Or, elle a été visitée par assez de notabilités de toute condition, pour prouver qu'elle a toujours suivi sa propre impulsion. M. Zola n'a écrit là qu'une contre-vérité de plus.

Tout ce que le romancier a dit du caractère bizarre, excentrique de Bernadette a été démenti par les affirmations contraires de l'Instituteur de

Bartrès, de M. le Curé de cette paroisse, et de toutes les personnes qui l'ont connue à cette époque de sa vie.

En tout et toujours, M. Zola a changé, dénaturé les faits pour les besoins de sa cause.

C'est ainsi que le romancier s'étant étendu longuement, à la page 98 de son livre, sur la façon dont Bernadette aurait été élevée à Bartrès, sur la manière dont elle aurait été entraînée à voir des visions partout, le Conseil municipal de cette commune a dû s'inscrire en faux contre le romancier. (*Journal de Lourdes*, 12 août 1894.).

PROTESTATION
DU
CONSEIL MUNICIPAL DE BARTRÈS

—

Bartrès, le 31 juillet 1894.

Monsieur,

C'est au nom de la vérité *audacieusement dénaturée* que nous venons à l'unanimité, nous, membres du Conseil municipal de Bartrès, protester *contre les faussetés* insérées dans votre nouveau roman,« LOURDES », dans ce qui a trait à l'existence de Bernadette Soubirous dans notre commune.

Nous déclarons d'abord, à l'encontre de votre affirmation, que le père nourricier de Bernadette, Basile Laguës, n'a jamais fait dans sa famille les lectures dont vous parlez : ce fait est attesté par son propre fils, frère de lait de la petite voyante. Vous affirmez ensuite que, tout un hiver,

des veillées se firent dans notre église, avec l'autorisation de M. l'abbé Ader.

Nous le *nions absolument*.

Et cependant ce serait là, d'après vous, que Bernadette aurait conçu ses idées d'apparition.

Vous déclarez que nos familles d'alors accouraient à l'église dans le but d'économiser la lumière et de se réchauffer ainsi toutes ensemble.

Quelle affirmation grotesque, alors que nos maisons regorgent de bois de chauffage ! Il n'y avait d'ailleurs aucune famille assez pauvre qui n'eût de quoi s'éclairer le soir.

Vous représentez notre modeste église comme un lieu où l'imagination de la pieuse enfant se serait exaltée par la vue d'autels somptueux aux riches dorures, de vierges aux yeux bleus et aux lèvres de vermillon. Hélas ! comment, après avoir vu vous-même l'état des lieux, avez-vous pu parler ainsi ?

Tout cela est *absolument faux*, vous le savez bien.

Devant ces fantaisistes affirmations, pour l'honneur de la vérité, et comme preuve de notre foi en la réalité des Apparitions, nous avons cru de notre devoir de représentants de la commune, de rétablir l'exactitude de faits *indignement dénaturés*.

Agréez, Monsieur, nos salutations empressées.

LAURENT, maire ; CAPDEVIELLE, adjoint ; LAGUES ; DUBARRY ; PASQUINE ; DUPAS ; LAMATHE ; PONTICO ; LAMATHE ; HOURTANÉ.

Vu pour la légalisation des signatures ci-dessus.

Bartrès, le 31 juillet 1894.

LAURENT, *maire*.

Ainsi voilà M. Zola, pris en flagrant délit, *la main dans le sac*, et je demande quelle foi peut inspirer un écrivain qui a mérité *ce maître camouflet*. Car, vrai ! vous n'y allez pas de main morte, M. Laurent !!

Honneur au Conseil Municipal de Bartrès, d'avoir pris le bâton par le bon bout pour chasser l'intrus qui, là comme à Lourdes, a failli à toutes les lois de *l'hospitalité* et de *l'honneur*. Car l'honneur est toujours dans la vérité, Monsieur.

Mon cocher, lisant la protestation précédente, se fâche à son tour contre notre audacieux romancier. — Le jugeant indigne après cela de figurer dans une société quelque peu choisie, il tient absolument à faire suivre son fameux quatrain, des deux lignes qui termineront ma réponse :

CI-GIT ZOLA QUI NE FUT RIEN
PAS MÊME ACADÉMICIEN.

P.-S. — Vous annoncez dans le *Gaulois* du 23 Août, que vous allez partir pour Rome. — Prenez donc mon petit opuscule à la première gare, il n'est pas du tout encombrant, et il vous fera sûrement oublier la longueur du voyage.

Votre nouveau livre, dites-vous, s'appellera *Rome*. Pour l'écrire, vous allez faire un séjour de quelque durée dans la Ville Éternelle. Vous chercherez, ajoutez-vous, à vous instruire auprès des Membres du Haut-Clergé Romain. Vous ajoutez même que vous ne craindrez pas de solliciter une audience du Saint-Père.

Après la façon dont vous avez reconnu l'hospitalité qui vous avait été accordée à Lourdes ; après la manière inqualifiable dont vous avez traité toutes les personnes que vous avez abordées, et que toutes vous avez indignement salies, nous osons espérer que le Haut-Clergé Romain vous fera recevoir par son concierge. Nous espérons que partout vous recevrez l'accueil que vient de vous mériter votre conduite de 1892.

Pas plus à Rome qu'à Lourdes, le vrai vous importera peu. Faites donc votre livre *a priori* : vous avez tant d'imagination !! Mais, en attendant, vous attirez l'attention sur votre petite personnalité en faisant, comme réclame au livre futur le plus de tapage possible.

Un religieux, que vous avez rencontré à Lourdes, et qui avait espéré mieux de vous, a dit ces jours-ci que, vendu au *Gil-Blas*, vous deviez rester dans l'argent et dans la boue ! Et il a ajouté : Malheur à qui vend sa plume à Satan ou aux hommes !!

Libre à vous de continuer vos sacrifices au veau d'or. Mais, quoiqu'il arrive, on saura vous dire votre fait après *Rome* comme on vous a su qualifier votre *Lourdes*. Et j'ose espérer que vos lecteurs, éclairés enfin, vous laisseront pour compte votre nouveau roman, qui sentira certainement et toujours autre chose que le papier d'Arménie.

Et ego dixi ; tu autem vale.

Caen — Typ.-Lith. A Le Boyteux, rue St-Pierre, 102 et 116

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

1° **Solution théorique et pratique de la Transfusion du Sang chez les Animaux et chez l'Homme.**

Ouvrage récompensé par la Faculté de Médecine de Paris.

1re Edition, 1864, avec gravures. — Epuisée.

2° 2e Edition de l'Ouvrage précédent. 380 pages avec gravures, 1874, s'adressant au Corps médical.

Paris. Adrien DELAHAYE, Libraire-Editeur, près de l'Ecole de Médecine de Paris.

Ouvrage récompensé par l'Académie de Médecine.

Il reste 150 exemplaires. Prix : 5 fr.

3° **Réponse à l'ex-Père Hyacinthe Loyson.**

Caen, 1891, Imprimerie LE BOYTEUX. Epuisée.

4o **Le Maire tyranneau de village.**

Caen, 1892, Imprimerie LE BOYTEUX, 100 pages avec 6 gravures humoristiques.

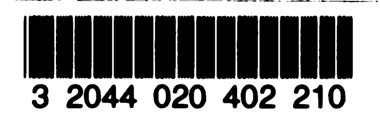
1 fr. chez l'Auteur.

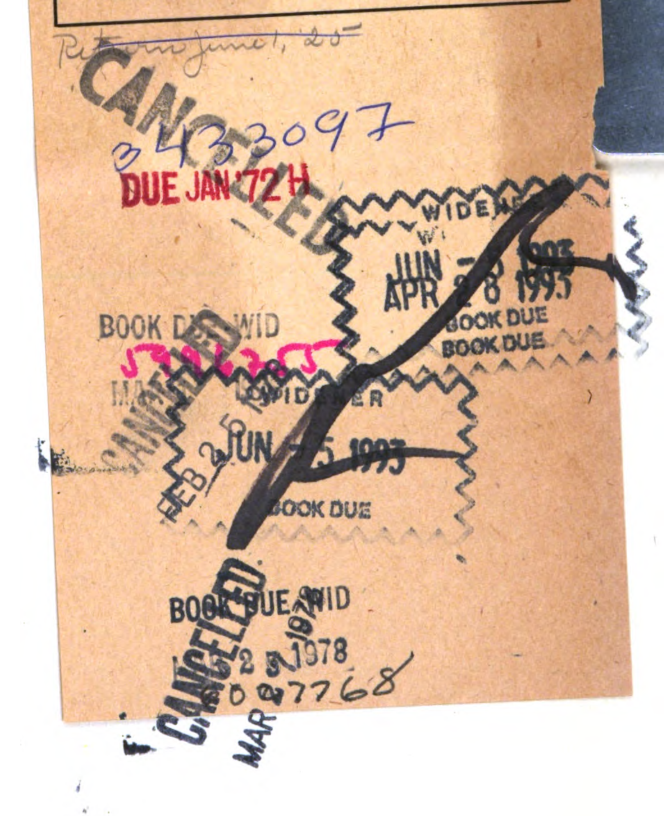
5° **Réponse au Lourdes de Zola.** 1894.

1re Edition, épuisée en 15 jours. 48 pages.

Caen, Imprimerie LE BOYTEUX.

6° 2e Edition. Augmentée de documents nouveaux. 70 pages. Prix : 50 centimes. Chez tous les Libraires de France comme propagande.


3 2044 020 402 210


This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
CANCELLED
DUE JAN '72 H
BOOK DUE WID
BOOK DUE WID
1978
BOOK DUE
BOOK DUE
CANCELLED
MAR

